

広島大学学術情報リポジトリ  
Hiroshima University Institutional Repository

|            |   |
|------------|---|
| Title      | Prolégomènes à une recherche  |
| Author(s)  | Lévi Alvarès, Claude  |
| Citation   | フランス文学 , 19 : 52 - 56   |
| Issue Date | 1992-07-01  |
| DOI        |   |
| Self DOI   |   |
| URL        | <a href="https://ir.lib.hiroshima-u.ac.jp/00040993">https://ir.lib.hiroshima-u.ac.jp/00040993</a> |
| Right      |   |
| Relation   |   |



## Prolégomènes à une recherche

Claude LÉVI ALVARÈS

L'invitation qui m'était faite de prendre la parole parmi vous ne m'est apparue dans tout ce qu'elle comporte d'insolite que lorsque j'ai parcouru la revue éditée par ce colloque. C'est alors, et un peu tard, que j'ai pris la mesure de ce que mon intervention avait d'inopiné et par suite des difficultés de situer mon discours de façon à le rendre un peu cohérent au regard des vôtres.

Mais une pensée m'a encouragé à ne pas désertier. La rareté de mes compatriotes en cette partie du monde devait éveiller mon ardeur et le désir de transmettre ce qui me motive, moi en particulier, à rester sur ce sol et à trouver un peu de sens à mon déjà long séjour.

Et puis votre invitation me permettait également de renouer avec un exercice d'autant plus voluptueux qu'il est rare désormais, celui de laisser les mots chanter sur une lyre maternelle un peu ébranlée par les ans et ce long éloignement. Parler en français retrouver les accents qui me sont chers et pouvoir quelques minutes durant ne pas brider un élan linguistique plus souvent soumis aux exigences pédagogiques qu'à celles de la poésie.

Parler enfin devant et avec un public qui contribue à répandre un peu de ce génie que la France à travers sa littérature et sa philosophie a su parfois couler dans une forme universelle.

Reste qu'il fallait parler de quelque chose... or la nature de mes préoccupations rendait difficile le choix d'un thème. En effet, ne consacrant que peu de temps à l'étude des littératures françaises et japonaises il me semblait difficile de m'improviser soudain un talent que je n'ai guère. Or, l'objet de ma recherche était par trop éloigné des préoccupations de cette assemblée pour que je puisse me décider à faire fi de cette

écart. J'ai finalement décidé de me limiter à deux choses:

D'une part, je veux consacrer un temps de mon exposé à la présentation générale des attendus et de la méthode de ma recherche. Il ne me semble pas dépourvu d'intérêt que vous sachiez ce autour de quoi travaillent vos collègues étrangers.

D'autre part, j'aimerais vous associer à quelques-unes des pensées et des questions qui ont germé tout au long de mon séjour parmi vous, qui nourrissent aujourd'hui encore une part importante de ma réflexion et limitent sans doute mes possibilités de compréhension, c'est à dire de dépassement de mes propres structures mentales.

Il me reste enfin à dire un mot de l'abandon du thème initialement envisagé et dont l'intitulé présageait peut-être une invitation vers un plus doux voyage. Il m'a semblé que je ne serais pas vraiment à ma place si je me prenais à traiter ici d'un sujet si éloigné de notre assemblée... Je délaisse donc les loisirs au profit de la confiance, tout au long de ce petit bout de chemin que nous partageons ici.

“Là tout n'est qu'ordre et beauté,  
Douceur, calme et volupté”

Pour avoir travaillé de nombreuses années dans des institutions consacrées à la transmission culturelle, je suis particulièrement sensible à leur fonctionnement. Je pense que la fonction primordiale de l'école réside tout autant dans le champ d'expérience sociale qu'elle met en place et par lequel est assurée une part importante de la socialisation de la génération suivante, que dans les contenus scolaires qu'elle est chargée d'inculquer. Or, si l'enseignement est, en tant que tel, attentivement étudié, les conditions de réalisation de cette fonction de socialisation n'ont fait l'objet que d'études rares et partielles. Il est vrai que le sujet est difficile à délimiter et qu'il pose des problèmes épistémologiques impossibles à résoudre. Comment attribuer un effet à une cause dans un champ ouvert à l'extérieur, et dont les limites ne sauraient être précisées. Comment attribuer à l'école la responsabilité de l'acquisition par l'enfant de tel ou tel trait comportemental alors même que l'on sait que ce même enfant appartient conjointement à différents univers qui l'influencent tour à tour. L'impossibilité de définir strictement le champ interdit donc toute définition de corrélations strictes entre “le système scolaire” et “les attitudes” de l'enfant. Néanmoins, certaines pér-

iodes de l'histoire l'attestent, l'école pèse lourdement dans la transmission des valeurs et des normes sociales. Dès lors, nous sommes en droit de nous poser deux questions: quelles sont les *conditions de la transmission de ces normes* et quelles sont les *contributions des différents acteurs* à cette transmission?

Par conditions de transmission, j'entends le cadre institutionnel et réglementaire dans lequel est assurée la transmission scolaire (celle des programmes comme celle des comportements). C'est à l'intérieur d'une forme sociale tant synchronique que diachronique (tendue sous le double axe de la synchronie et de la diachronie) que des acteurs (les différents participants à la vie scolaire) se retrouvent engagés dans un processus producteur de socialisation. Comprendre ce processus suppose donc une identification de l'institution dans son rapport (synchronique) aux autres institutions éducatives qui pénètrent son champ (Kyoiku iinkai, monbusho, kyoiku jimusho... toute la hiérarchie) et (diachronique) à sa propre histoire, ses traditions internes, les conditions de sa naissance, son héritage particulier lié à son emplacement géographique et historique. Mais cela ne suffit pas. Il faut en effet comprendre également la façon dont les acteurs de cette institution vont occuper les rôles qui leur sont dévolus. Or une telle analyse fait nécessairement intervenir de façon massive et déterminante le système d'aperception de l'observateur. Système caractérisé en Occident par les notions d'individu, de liberté et d'égalité. Mais je cède ici la place à Louis Dumont:

*...La clef de nos valeurs est facile à trouver. Nos deux idéaux cardinaux s'appellent égalité et liberté. Ils supposent comme principe unique et représentation valorisée l'idée de l'individu humain: l'humanité est constituée d'hommes, et chacun de ces hommes est conçu comme présentant, malgré sa particularité et en dehors d'elle, l'essence de l'humanité. Homo hierarchicus p.17*

Ma formation en "sociologie des organisations" m'avait préparé à une réflexion sur les "stratégies" des acteurs en milieu organisé. Ses présupposés étaient simples. Nous partagions avec d'autres courants une conception qui place l'acteur au centre du système social et non plus dans cette périphérie dominée qu'un marxisme vieillot et un structuralisme absolutiste ont dépeint. En tant que tels, cette approche du *système comme produit de l'action des acteurs* était porteuse d'un message humaniste qui nous redonnait espoir et justifiait l'action tout en la soumettant à d'autres juges que

l'intention<sup>3)</sup>. Lorsque, en quête des acteurs scolaires japonais, je suis venu au Japon en octobre 1984, j'étais bien décidé à ne leur épargner aucune confession. Il me fallait, dans un langage précaire, lutter pied à pied pour qu'il me disent tout de leurs stratégies. Je n'ai jamais cessé de "déchanter" au cours de ces entretiens qui s'échouaient sur l'écueil de prémisses que j'avais moi-même emportées dans mes valises<sup>4)</sup>.

La réalité, telle qu'elle m'est apparue ici me semble, aujourd'hui encore, déborder de multiples façons une définition des comportements qui reposerait sur la seule perspective stratégique. Sans vouloir rien accréditer des multiples variations sur l'"essence japonaise" qui font les beaux jours de toute une littérature, je reconnais la difficulté et parfois l'incohérence qu'il y a à vouloir rendre compte d'une réalité hétéronome au moyen de catégories importées d'un système différent. Je le reconnais d'autant plus volontier que ce qui m'avait initialement porté vers ce pays procédait précisément de cette attirance vers l'altérité que Roland Barthes mieux que quiconque a su exprimer.

Je dois en effet mon attachement à ce pays à des questions qui débordent largement le monde solaire, questions qui touchent à des thèmes très fondamentaux et qui engagent la personne tout entière. Je pense que la mort de Roland Barthes, 17 mois après le décès de sa propre mère, retrace au lieu même de sa chair, cette fatigue à l'endroit de la saturation du sens que le Japon, son Japon, lui semblait exempter. Tyranie du signifié, cet absolu d'un sens toujours manquant, ce lieu mobile qui toujours vaut pour un autre mais qui s'était défait avec la mort de celle qui comptait.

Dans l'Empire des Signes, écrit en 1970, Barthes met en scène un Japon imaginaire dont l'altérité radicale m'avait fasciné à l'époque où je commençais des études de japonais, c'était en 1979. Était-il possible que des gens vivent sans avoir à gérer cette question centrale du sens et de la mise en sens de leur existence. Comment concevoir un effacement des questions ultimes, une euphémisation de la vie au profit de la forme? Ces interrogations n'étaient pas alors pour moi de simples routines intellectuelles.

Ma première visite au Japon fut décevante à cet égard. Loin de découvrir une quelconque plénitude dans la richesse des formes dégagées de la volonté de signifier, j'y déchiffrais une pure absence de matière, une terrible réduction des êtres, un néant vide plutôt qu'un vide plein de toute l'ascèse et de la sagesse orientale. Je découvrais et ressentais avec terreur le poids terrible des horizons limités, paysages urbains,

défilement incessant des toits depuis cette lucarne filante qui m'entraînait vers Tokyo. Ce sont les contraintes de la vie collective qui m'arrachèrent à mes rêves sans tout à fait les arracher à moi et m'ouvrirent à d'autres questions qui débouchent en ligne directe sur ma recherche présente.

Reste que les fragments de rêve un jour accrochés à la lecture de l'Empire des Signes demeurent le soleil dans l'ombre d'interrogations qui n'ont, depuis, jamais cessées.

Le rapide exposé qui précède vous aura sensibilisé aux préoccupations qui guident ma recherche. Si je les résumais en quelques mots, je dirais

— que je cherche à comprendre le processus de socialisation à l'œuvre dans les collèges japonais

— mais que c'est la façon dont les enseignants trouvent leur coopération dans la mise en œuvre de ce processus qui m'intéresse le plus

— dans la mesure où c'est à ce processus lui-même, que j'attribue la plus grande influence dans l'apprentissage des rôles sociaux, tout particulièrement au Japon.

C'est autour de ces présupposés que je construis une réflexion principalement basée sur des observations longues d'établissements scolaires et des entretiens avec l'ensemble des "acteurs" en présence dans l'établissement.